

APPENDICE No 3

production; de plus je prends pour acquit que l'on peut s'attendre, advenant une crise dans cette industrie, que quantité des maisons nées de la façon dont il a été fait mention tout à l'heure, fassent banqueroute; je veux parler des entreprises créées par un homme seul doté de quelque expérience et ne possédant pour ainsi dire aucun capital. J'imagine bien que tel a été le cas, n'est-ce pas?—R. C'est bien là le point de départ de nombre d'entreprises.

Q. Un sujet exceptionnellement doué, avec le sens parfait des affaires, et qui débiterait de cette façon pourrait probablement réussir à créer une maison solidement assise?—R. Il est arrivé quelquefois que des entreprises ainsi créées aient bien tourné.

M. Elliott:

Q. N'est-il pas de fait que les petites industries ont été englobées par les grandes?—R. Absolument pas dans l'industrie de la chaussure.

M. Sales:

Q. Il n'en reste pas moins qu'un employé, contremaître dans une fabrique assez au courant des conditions de la fabrication, juge qu'un départ à son compte a des charmes?—R. Monsieur le président, j'aurais dû faire une rectification. A propos du chiffre 25, au lieu de dire que pas plus de 25 fabriques possèdent un capital de \$250,000, j'aurais dû parler d'un capital de plus de \$100,000.

Le président:

Q. Si cette industrie repose en grande partie sur des entreprises assez modestes, si on les compare aux entreprises que nous trouvons au sein des industries modernes?—R. Oui, et ces établissements modestes n'ont dans bien des cas aucune idée de la comptabilité du prix de revient; ils se contentent de vendre à des prix concurrentiels, sans avoir aucune idée des prix de revient, et ils jonchent les bords de la route au premier contact avec la crise. Ils sont un boulet aux pieds des autres entreprises et ils sont la cause que les profits de cette industrie ont été modestes en face des profits obtenus par les autres industries d'importance égale.

M. Gardiner:

Q. Combien de ces compagnies ont commencé récemment, ou sont-ce de vieilles compagnies?—R. Je ne crois pas qu'il y ait plus de six compagnies en Canada ayant plus de trente ans d'existence.

Q. Combien de ces compagnies sont écloses ces derniers temps?—R. Il en est éclos un bon nombre dans les deux dernières années. Le nombre des faillites a été si considérable que les jeunes maisons tombées ne sont pas aussi nombreuses que les maisons naissantes; cependant, nombreuses sont celles qui s'embarquent et se fient aux vents dans le domaine de la fabrication.

Q. A propos des déclarations de mercredi de M. Deachman, je désirerais établir une couple de points. Tout d'abord, à la page 1240, M. Deachman a fait allusion à ce que les fabriques de chaussures des Etats-Unis étaient dotées du libre-échange. Il est exact que nulle barrière n'existe à l'heure qu'il est pour les chaussures et souliers qui désirent entrer aux Etats-Unis, mais je suis d'avis qu'ici il convient de rappeler que l'industrie de la chaussure aux Etats-Unis est arrivée à ses proportions gigantesques actuelles grâce aux barrières tarifaires qui lui ont permis de produire en quantité pour finir par lui assurer dans le monde une place de tout premier plan.

Le président:

Q. Je désirerais vous demander si vous avez en mains la documentation nécessaire. Les souliers et chaussures sont entrés sur la liste du libre-échange aux Etats-Unis grâce au tarif Underwood inauguré le 3 octobre 1913, ce qui fait

[M. S. Roy Weaver.]